

## **Pour une intermondiale des bassins-versants**

Par François Guerroué, Mathias Rollot et Marin Schaffner

Les inondations survenues dans le Gard en septembre 2020 ont douloureusement rappelé que les eaux finissent toujours par dicter leur loi. La montée des eaux et les sécheresses qui partout guettent appellent à de nouvelles résistances contre les accaparements. Comment organiser la protection des veines de la Terre ?

Un bassin-versant est tout un monde. La région que dessinent un fleuve et tous ses affluents. Une ligne de partage – des eaux, mais aussi des sols, des climats et des vivants. Un réseau hydrologique qui tisse une myriade de formes entre elles et qui, en soi, fait office d'entité vivante : une continuité écologique. Un bassin-versant – ainsi entendu comme un cycle auquel se greffe la vie – s'apparente donc à une grande respiration terrestre. Tenter de lire les rivières et les fleuves, sentir leurs interdépendances (entre eux et avec le vivant) nous offre une approche nettement plus fluide de la vie. Vie qui ne vit jamais sans eau. L'eau qui, en s'écoulant, donne ses formes à la Terre, façonne une part importante de ses souterrains et de ses reliefs.

### **Du bassin-versant à *l'hydromonde*□**

Étant déjà tout un monde, chaque bassin-versant est singulier. Il est fait du cumul de ses particularités propres – ses aisances et ses embûches, ses efforts et lâcher-prises. La manière dont il se déploie, ses vitesses et ses pentes, les vies qui le côtoient... Et derrière cette unité, dans la diversité, l'extraordinaire multiplicité des formes de l'eau : fleuves côtiers et

ruisseaux, mares et affluents, torrents et nappes [1]. Chacun et chacune uniques, mouvantes et en coévolution. Puis, en dernier ressort, les océans – incommensurables étendues de notre planète Mer. Tout cela participe à se plonger dans l'échelle de l'eau, à s'immerger dans son temps long et lent, ses circularités, ses équilibres dynamiques et son incroyable pouvoir d'irriguer la vie.

Pour penser la multiplicité des existences qui se déploient le long des bassins-versants, c'est donc d'*hydromondes* que nous aimerions parler ici. Pour aller plus loin encore dans la compréhension de ce que les réseaux d'eau nous font, nous permettent et nous disent. *Hydromonde* : un ensemble de continuités écologiques, toujours plus qu'humaines, à l'intérieur desquelles nous sommes pris et prises, que nous faisons et qui nous font à chaque instant, partout sur la planète. Hélas, nous perdons chaque jour un peu plus la conscience de cette relation d'interdépendance et de soin, ancestrale et existentielle, entre communautés de vie et milieux aquatiques. La conscience de l'*hydromondialité* de toute vie : c'est cela qu'il s'agit de défendre.

## **Vers de nouvelles politiques de l'eau**

À l'heure de l'extension croissante des désastres extractivistes, alors qu'il est si difficile d'enrayer les projets d'exploitation du vivant (dont les barrages sont un symbole parmi tant d'autres), l'eau apparaît comme un enjeu de plus en plus central pour les luttes écologiques et sociales. Face au réchauffement planétaire et aux modifications climatiques qui lui sont corollaires, on peut même penser que les réseaux hydrographiques et les bassins-versants sont les entités grâce auxquelles nous serons à même d'encaisser les chocs à venir, les seules à être suffisamment proches et stables. Les flux de matières fossiles – qui conditionnent par ailleurs d'inadmissibles inégalités néocoloniales à l'échelle mondiale – ne seront pas d'un grand secours pour contribuer à la vitalité écologique des milieux.

Au cours des siècles écoulés, sur tous les continents, les communautés humaines ont co-évolué avec les cours d'eau et les bassins-versants. Il suffit de regarder l'intelligence des systèmes d'irrigation millénaires qui ont assuré et assurent encore la vie

des communautés paysannes partout dans le monde ; ou de reconsidérer ce qu'a permis le transport fluvial (non pas dans une perspective d'accélération et de développement, mais plutôt de mobilité douce et de communication inter-régionale) ; il n'y a qu'à se pencher sur les milliers de moulins à eau et sur toutes les manufactures proches des cours d'eau sur Terre (là encore, non pas dans une perspective industrielle, mais plutôt d'économie de subsistance et d'énergies renouvelables artisanales). À nombre d'endroits, on a vu les communautés humaines s'appuyer sur la souplesse et la force des flux d'eau – et parfois même, en les façonnant harmonieusement, les augmenter d'un soupçon supplémentaire d'intelligence et de puissance.

Oui mais voilà : un nombre de plus en plus croissant d'êtres humains (et de vivants à leur suite) est collectivement enfermé dans des rapports utilitaristes – de pure consommation – avec les éléments naturels et les matières premières. Qui aujourd'hui sait exactement d'où vient l'eau de son robinet ? Où les usages en commun de l'eau sont-ils encore en vigueur ? Où trouver des solidarités entre bassins-versants, ainsi que des attachements réciproques entre amont et aval ? Tout cela existe en de multiples endroits du globe. Il s'agit d'une part de cartographier et de défendre ces pratiques et ces savoirs écologiques. Mais aussi d'autre part, de les multiplier sans plus attendre – sans se leurrer sur les *conditions de possibilité* de leur recréation : ces consciences, ces connaissances, ces mobilisations, ces engagements locaux et globaux peuvent-ils être redéployés là où nous vivons, dès maintenant ? Et si oui, à quelles conditions ?

Nous pensons que les politiques communes (et non pas privatisées) de l'eau sont l'un des outils les plus durables, les plus efficaces et les plus transversaux que nous ayons à notre disposition pour l'avènement d'autonomies écologiques locales. En ce sens, repolitiser les usages de l'eau, les remettre au cœur des territoires et des cités est un moyen de prendre soin collectivement de ces ressources – épuisables et destructibles – qui ne devraient jamais être marchandisées. Par là, les communautés humaines pourraient trouver la voie vers un enchâssement rénové, concret, dans les tissus plus larges de nos milieux de vie. Assurer la pérennité et la qualité des eaux est un authentique acte d'autodéfense du vivant.

S'éloigner du soin des eaux, individuellement et collectivement, s'apparente donc à une forme de dévitalisation, ou d'assèchement mental. Tel un pied de tomate hors-sol, le consommateur moderne d'eau *prend*, mais ne *rend* plus rien – plus rien d'autre, dans son cas, que des eaux polluées de savons, détergents et autres polluants qu'il veut voir s'éloigner de lui au plus vite –, sans même voir combien cela est destructeur pour des milieux de vie avec lesquels il n'est plus en prise. Peut-être s'agit-il alors, pour commencer simplement, de se pencher à nouveau sur les noms des fleuves et des rivières ; et d'y voir que le découpage administratif de nombreux pays, dont la France, est historiquement et géographiquement façonné par les cours d'eau. Que leurs noms évocateurs sont aussi des réalités territoriales irriguant les régions et leurs paysages. Pour le cas de la France, 68 de nos 101 départements portent un nom aquatique : Aube et Creuse, Somme et Haute-Garonne, Bouches-du-Rhône, Maine-et-Loire, Val-d'Oise et tant d'autres...

## Fédérer les hydromondes

La proposition politique qu'il conviendrait alors de faire est simple sur le papier, mais complexe dans les faits : prendre l'eau au sérieux. Ou, autrement dit, envisager de nouvelles façons de faire communauté – selon chaque tissu de réalités locales, selon chaque *hydromonde* – qui se mettent à la hauteur des sagesses de l'eau. Se placer sur un autre plan, à la fois en deçà des grands projets de maîtrise et de contrôle du vivant, et au-delà des logiques simplificatrices de l'utilitarisme et de l'exploitation. Renouer avec l'intelligence de l'irrigation artisanale pour recomposer des lieux de vie ; restaurer au plus vite tous les littoraux et cours d'eau dévastés par l'élevage intensif et la pollution ; stopper collectivement la contamination des nappes phréatiques et la désertification des terres engendrée par l'agriculture industrielle et ses corollaires ; informer sur l'assèchement généralisé des cours d'eau autant que sur le recul spectaculaire des glaciers – en comprendre les causes et en mesurer les conséquences. En un mot, retrouver l'écologie millénaire des bassins-versants dans nos manières de « faire pays ». Et, à la suite d'Aldo Leopold, tenter collectivement de penser comme un cours d'eau. Développer nous aussi des politiques qui, comme l'eau, font toujours *avec* – contourne, serpente et creuse. Cette eau qui n'est pas sans violence, entre

crues et torrents, mais dont les cycles sur le temps long construisent bien plus qu'ils ne détruisent.

Être eau, en somme : *be water*, mot d'ordre depuis des mois de celles et ceux qui résistent pour la liberté, au cœur de la métropole hongkongaise.

C'est à se demander alors ce que peut être une éthique aquatique. Une éthique de l'eau. Ou plus précisément, peut-être, une éthique de bassin-versant. Quels comportements adopter pour vivre *comme* des bassins-versants, en harmonie avec eux ? Quelles règles collectives se donner pour s'approcher au plus près d'un fonctionnement *hydro-logique* ? En réponse, l'image de communautés humaines prises de façon pérenne dans des équilibres et des continuités mouvantes, évolutives, mais toujours assez souples et légères pour ne pas détruire, pour en finir avec ce rôle d'agent-es de l'extinction. Au centre de cela, la question des communs écologiques et l'idée de solidarités de bassins-versants (à l'intérieur de chaque bassin, comme entre eux).

Les bassins-versants transcendent toutes nos frontières (départementales, régionales et nationales) et se déploient le long de limites floues et poreuses – des lignes de partage. À l'imaginaire révolutionnaire de l'Internationale des travailleurs, nous voudrions donc ajouter un supplément aquatique. Pour fédérer les *hydromondes*, plus besoin d'États-nations : les veines de la Terre nous proposent un autre canal, celui d'une Intermondiale des bassins-versants.

Les réseaux hydrographiques du Danube et du Nil traversent dix pays, ceux du Mékong ou de l'Amazone six. En tentant de nous libérer par les eaux, l'écologie se fait décoloniale. Chaque bassin-versant du monde peut ainsi potentiellement vivre au plus près de l'unicité de son milieu ambiant. La biosphère s'avère bel et bien composée de myriades d'*hydromondes*, biorégions à la fois autonomes et solidaires qu'il ne s'agit pas tant de « retrouver » que de construire. L'invention politique que nous proposons ici s'appuie sur des réalités biologiques intangibles. Mais elle s'appuie aussi sur des réalités politiques historiques, car la majorité des peuples autochtones du monde (et nos aïeux d'avant les uniformisations nationales) vit *de facto* le long et avec des bassins-versants – Aborigènes du fleuve Victoria en Australie, Mohicans le long de l'Hudson, Krenaks du fleuve Watu au Brésil.

S'il y a dans tout cela de l'utopie, il n'y a pourtant pas d'idéalisme. En tentant d'ouvrir d'autres voies imaginantes, de nouveaux lits pour nos luttes écologiques et sociales, nous ne souhaitons pas faire abstraction des difficultés et des désastres. Mais, face aux bouleversements multiples en cours et à venir, nous croyons en la nécessité de vivre autrement. Dans un présent et un avenir proche semés d'embûches, nous voulons croire dans le pouvoir du rêve, et des horizons collectifs qu'il ouvre, pour faire naître de nouvelles potentialités depuis l'intérieur des ravages. Nos existences hors-sols ne dureront pas telles quelles bien longtemps, en tout cas pas pour tout le monde. Nous allons donc probablement devoir, d'une manière ou d'une autre, quitter notre confort extractiviste, ne serait-ce qu'en renouant avec des autonomies de subsistance locales. Nous devons le faire afin de *bien vivre* ; et le faire de manière à ne pas nous laisser enfermer dans la peur, les localismes et les conflits culturels sans fond.

La montée des eaux et les sécheresses qui partout nous guettent, tout comme la dégradation préoccupante de la santé des rivières et des fleuves des quatre coins du monde, appellent à de nouvelles résistances contre les accaparements et les barrages de toute sorte. Les eaux, partout, demandent un arrêt des pollutions, un démantèlement des infrastructures néfastes et un réensauvagement massif, passant par des formes de cohabitation qui respectent les limites entre espèces, et les frontières poreuses et fragiles des *hydromondes*. À ces conditions seules, les veines de la Terre pourront jouer leur rôle de relance de la biodiversité et de l'extraordinaire vitalité du vivant. Notre rôle à nous, humaines et humains, pourrait alors être de « prendre soin de la Terre comme si notre vie, tant matérielle que spirituelle, en dépendait [2] ». Tentons de le faire ensemble, par-delà les clivages nationalistes et culturels, vers une Intermondiale des bassins-versants.

*NDLR : François Guerroué, Mathias Rollot et Marin Schaffner viennent de diriger le volume Les Veines de la Terre : une anthologie des bassins-versants (Wildproject, 2021).*

---

[1] Et des formes plus nombreuses si l'on élargit le spectre : lacs et mers intérieures, glace et grêle, pluie et neige, humidité, buée, nuages...

[2] Car c'est cela être *indigène*, nous dit Robin Wall Kimmerer, biologiste et membre de la nation potawatomi (haut Mississippi). Voir son ouvrage *Braiding Sweetgrass: Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge, and the Teachings of Plants*, Milkweed, 2013.

**François Guerroué**

Militant écologiste

**Mathias Rollot**

Architecte et enseignant chercheur

**Marin Schaffner**

Auteur et traducteur